

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 80 fr. Six mois... 40 fr. Trois mois... 20 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 142 fr. Six mois... 70 fr. Trois mois... 35 fr.
Chèque postal L'entente 656-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

LES ÉLECTIONS

Si les élections n'intéressaient que ceux qui y prennent part, si le fait de constituer un Parlement ne retombait pas sur tous, abstentionnistes et électeurs, si nous n'avions pas à subir, nous aussi, les conséquences du geste des votants, si nous pouvions vivre au milieu du pays que nous habitons sans être victimes du régime insocial que consacre et perpétue le suffrage universel, nous ne prendrions peut-être pas une part si active dans la lutte contre les élections.

En effet, nous partageons cette définition de la liberté, contenue, je crois, dans la Déclaration des Droits de l'Homme, selon laquelle « la liberté de l'homme finit où commence la liberté des autres ». Mais les hommes, c'est nous, à en croire la formule, car notre liberté finit toujours, et les autres, c'est la généralité des votants et des élus, puisqu'à chaque pas que nous faisons, nous trouvons un sbire ou un juge qui nous dit que là commence la liberté d'autrui.

Parlons du travail libre et solidaire, de l'administration des choses sans appareil autoritaire, comme une fonction purement technique, de l'autonomie de l'individu dans son mode d'existence, on nous impose un système d'exploitation, d'égoïsme, de servitude. Et ce système-là croulerait si les électeurs, par leur geste, n'en sanctionnaient pas l'utilité et l'existence.

Que chacun vive comme il lui plaît, que nous importe ! S'il y a des gens qui veulent être exploités, conduits, brutalisés et étranglés comme un troupeau, nous n'y voyons pas d'inconvénients. Mais nous nous soulevons parce que ce troupeau impose son mode d'existence aux hommes libérés, parce que dans ce mode d'organisation sociale que nous subissons, il n'y a pas pour nous d'échappatoire, parce que nous sommes pris dans un étau qui ne laisse pas place pour les volontés libres et les claires consciences.

Alors nous sommes obligés de nous défendre et nous comprenons les anarchistes qui, vers la fin du siècle dernier, allaient briser les urnes. Ils avaient le droit de protester contre la bêtise et la cupidité érigées en loi.

Maintenant, nous ne brisons pas les urnes, car notre but étant la transformation du mode d'existence pratiqué jusqu'à nos jours, nous tâchons de faire pénétrer la vérité dans les cerveaux farcis d'erreurs et de préjugés.

Nous ne votons pas. Et ceci, non seulement parce que le soi-disant suffrage universel ne représente pas toujours l'universalité des citoyens d'une nation, et que les députés arrivent inmanquablement à être les représentants d'une minorité de minorité, et, en fin de compte, à ne se représenter qu'eux-mêmes. Ce sont là des défauts d'application d'un principe qui ne sont pas le principe en soi. Nous ne votons pas, parce que nous nous refusons à donner à d'autres la faculté de disposer de nous-mêmes, parce que nous combattons le principe gouvernemental comme pernicieux, parce que l'exercice du pouvoir est incompatible avec la dignité de celui qui l'exerce et de celui qui le subit.

Moi, homme, je n'admets pas qu'un autre homme, mon égal, s'arroge le droit de me commander ; ce faisant, il se met sur un plan de supériorité que rien, sauf ses sophismes, peut justifier. « La nature n'a fait ni seigneur ni maître », a dit Diderot. Je veux régler ma vie au gré de mon désir, l'harmonisant avec qui pourra la partager et me comprendre, étendant mes relations librement dans la mesure de mes besoins matériels, intellectuels, psychologiques, etc... Je veux être le maître de mon propre destin. Et comme système ou méthode d'existence, collective, j'oppose au cadre rigide et menaçant de l'appareil autoritaire dont le Parlement est aujourd'hui le cerveau, la libre entente de tous les êtres, le respect à la parole donnée, l'organisation volontaire et fédéraliste d'une diversité infinie de nuances et de buts, mais avec le même trait commun : absence de toute autorité et de toute imposition. En un mot, anarchie.

Je sais bien qu'on nous fera étalage de tous les défauts humains, des vices, des travers et même des crimes des hommes. Mais la médecine autoritaire qu'on nous préconise ne change rien au problème. Ces vices, ces travers, ces crimes sont, la plupart du temps, le résultat d'un état social que le Parlement consolide chaque jour ; si nous comparons un instant les imperfections inhérentes à la nature humaine, et

celles inhérentes à la structure de la société, de nos jours, nous verrons que la plus grande partie des arguments que nos adversaires emploient pour soutenir leur thèse peuvent se retourner contre eux.

Il n'y a pas de pépinière de fainéants et de parasites comparable à la bureaucratie gouvernementale et étatique ; il n'y a pas de terrain plus propice à la naissance et à la propagation de l'ennui, de la haine, de l'égoïsme et de la convoitise que la forme capitaliste et bourgeois de l'économie actuelle, qui élève à la hauteur d'un dogme la lutte pour la vie entre les hommes. Il n'y a pas de crimes et d'assassinats comparables en horreur et en nombre à ceux commis par le pouvoir. L'histoire des rois atteste cette affirmation, avec le poison et le poignard, les « bataillons volants » de femmes prostituées et les guerres de succession tant de fois répétées. Les trente millions de morts et blessés de la boucherie de 1914-1918 en sont une preuve nouvelle. Sans loi et sans code, sans autorité et sans gouvernement, sans Etat et sans Parlement, les hommes n'auraient pas commis ces horreurs. Guerres de succession, ai-je dit ? Il y a toutes sortes de guerres, mais le malheur, la souffrance, la douleur et la cruauté inutilement prodigués en sont toujours le résultat.

Des gens viendront nous dire que la conquête du Parlement est nécessaire pour le détruire. L'expérience des socialistes allemands, après la révolution de 1918, et celle des socialistes anglais, à l'heure présente, nous démontrent qu'il est vain d'avoir ces espérances. Nous avons déjà dit que l'exercice du pouvoir corrompt inévitablement les meilleurs, que les hommes ne sont pas toujours mauvais, mais que le principe autoritaire fait dégénérer celui qui commande et celui qui obéit. C'est une déformation professionnelle inévitable. La longue trame des trahisons socialistes, l'histoire tout entière, avec ses Césars, ses Napoléons et ses Lénine, en est la démonstration évidente. Et elle suivra implacablement son chemin, tant que les électeurs, cessant d'accomplir leur geste néfaste, ne se changeront pas en hommes décidés à traiter les autres comme des égaux et à être traités en égaux par eux.

Gaston LEVAL.

Le coût de la vie

Voici des chiffres officiels pour le premier trimestre 1924 sur les prix de gros :

Nature et nombre des articles	Indices		
	Fin janv.	Fin fév.	Fin mars
Denrées alimentaires :			
Aliments végétaux..... (8)	399	441	434
— animaux..... (8)	437	444	430
Sucre, café, cacao..... (4)	550	682	563
Ensemble..... (20)	441	484	455
Matières industrielles :			
Minéraux et métaux..... (7)	525	592	488
Textiles..... (6)	693	745	678
Divers..... (12)	500	555	529
Ensemble..... (25)	560	617	558
Indice général..... (45)	505	555	510

A fin décembre 1923, l'indice général était à 468. En 1922, il était de 355.

Rappelons les chiffres depuis 1920 :

En 1920 (base 100 en 1914), indice.....	500
Fin 1922.....	355
— 1923.....	468

En somme, la vague de vie chère formidable en 1920 s'est un peu atténuée en 1921 et en 1922. Mais grâce à Poincaré, au Bloc national et à l'occupation de la Ruhr, la vague déferle à nouveau :

Fin décembre 1923.....	468
— janvier 1924.....	505
— février.....	555
— mars.....	510

Notons que pour les aliments végétaux la hausse à fin mars est supérieure de 35 points à fin janvier. L'influence de l'amélioration du change s'est trouvée contrariée par des causes saisonnières, expliquent les mercantis en engloutissant leurs rapines.

Mais alors comment se fait-il que l'amélioration du change n'ait pas eu d'influence sur le sucre, le café et le cacao qui sont plus chers de 13 points à fin mars sur fin février ! La spéculation se fait, mais ne tient pas à s'expliquer.

Chose curieuse, alors que les prix de gros marquent un léger recul en mars par rapport à février, voici que les prix de détail pour Paris sont passés, par contre, de 384 en février à 392 en mars.

Ca baisse en haut pour les gros. Ça monte en bas, pour les parias. Populo est toujours victime.

Et pendant ce temps-là, les mauvais bergers s'opposent leurs tendances et le troupeau court à l'abîme. Les temps sont moches !

SANS NOUVELLES

Acher est-il gracié ?

Nous sommes toujours sans nouvelles au sujet d'Acher. Les grâces royales du Vendredi-Saint l'ont-elles touché ou bien Primo de Rivera et son complice Mussolini ont-ils donné l'ordre à leurs bourreaux de préparer l'exécution ?

Nous n'en savons encore rien. Le Comité Pro-Acher n'a rien reçu. Quelle angoisse pour tous ceux qui aiment Shum, pour tous ceux qui espèrent la vie sauve pour « le Poète » !

Après l'appel de notre ami Gérard de Lacaze-Duthiers, les écrivains, à part quelques honorables exceptions, ne se dérangeant guère.

Voulez-ils porter la responsabilité de l'assassinat d'Acher ?

AU MAGNÉSIMUM

L. L. KLOTZ

Un vieux proverbe dit que celui qui entend Klotz n'entend qu'un son.

C'est vrai ! L'ancien ministre des finances n'est qu'un vieux son que l'on écoute toujours avec la stupéfaction que provoquent les choses atteintes de vétusté.

Radical-socialiste, il fut, avant la guerre, plusieurs fois pourvu d'un marquis ministériel — mais il ne s'était pas singulièrement outre-mesure dans l'exercice de sa fonction, où il s'était montré aussi incapable que le peut être un ministre.

Ce qui lui valut un titre à la célébrité, c'est le poste d'argentier qu'il occupa dans le ministère Clemenceau.

Ce fut lui qui trouva cette formule fameuse : « Le Boche doit payer : le Boche paiera ! »

Cet apophtegme eut longtemps force de loi et calma les angoisses des pauvres gens qui acceptèrent, grâce à la vertu magique de l'axiome, que le gouvernement



S2

leur fit payer les frais en attendant (les convertissant ainsi en Boches provisoires).

Depuis que le vieux Tigre s'est écroulé sous le lourd poids d'un ridicule énorme, la vieille Klotz ne sonne plus que de temps en temps un carillon de regret sur la situation perdue ; mais il a perdu toute influence dans le monde politique, car les trous creusés dans le budget par l'application de son système financier lui enlèvent à jamais le droit de pouvoir reprocher à ses successeurs du pavillon de Flore leurs erreurs et leurs faux calculs.

Klotz est un de ces hommes qui dans la politique réussissent toujours à obtenir de temps en temps une sinécure, car le député de la Somme sait nager, et il n'hésite pas de temps à autre à accomplir une révélation de ses principes. (Si tant est que ce politicien en ait eu.)

Il sera encore réélu — car ses électeurs conservent à son égard une confiance absolue pour faire « payer le Boche ».

Et, en attendant, ils paieront les impôts avec lesquels on donnera 27.000 francs par an à cette vieille ganache.

Loré.

TOUT AUGMENTE, MÊME LES POISONS

Le "Caporal" à 1 fr. 50

La vie chère se manifeste non seulement dans les produits nécessaires à la vie, mais aussi pour ceux qui servent à l'abrégé. Le tabac se paiera plus cher. Ainsi, le paquet de « caporal » de 22 sous vaudra 1 fr. 50 aujourd'hui, et les cigarettes Maryland, scariati, etc., subiront une augmentation de 30 0/0.

Nous protestons moins contre cette augmentation que contre celle du pain ou du lait.

Allons, enrégés fumeurs, renoncez donc à votre stupide manie et envoyez chaque jour les trente sous d'un paquet de « caporal » à la souscription du Libertaire.

Vous vous en porterez mieux, et votre journal aussi.

Cher Camarade

Veux-tu venir en aide au LIBERTAIRE ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! Chaque matin achète deux exemplaires et donne-en un.

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Le Politicien le plus méprisable ? Le Parti le plus dangereux ?

Tous nos lecteurs, tous les militants, veulent concourir. Ils veulent tous jeter leur pavé dans la mare aux grenouilles. Chaque jour le courrier du Libertaire déborde de réponses qui reflètent toutes, à leur façon l'immense dégoût des Anarchistes pour les choses et les gens de la Politique.

ERBA analyse avec précision le sujet. Il nous fait parvenir cette intéressante opinion :

Tout d'abord, la pensée m'est venue, que ce Concours-Enquête antiparlementaire avait tout simplement l'allure d'une élection de choix, car l'on pourrait au point de vue moral seulement — la perfection n'étant pas de notre humanité actuelle — l'on pourrait, dis-je, aisément se tenir ce raisonnement simpliste : Puisque humainement, il y a des degrés dans l'abjection, mieux vaut et cela est préférable, choisir parmi des individus abjects, le moindre. C'est d'ailleurs le point de vue des moutons de Panurge du corps électoral, pour qui d'ailleurs ce concours-enquête n'a pas été fait. Raison pour laquelle j'y réponds.

Au point de vue ouvrier, révolutionnaire, anarchiste, c'est-à-dire au point de vue simplement humain, il est difficile de faire un choix parmi les individus tarés que vous nous proposez, et je suppose fort que chacun de nous répondra selon que dans sa vie, il aura été plus ou moins directement influencé par tel ou tel acte d'un quelconque mégalomane de l'autorité. C'est sans doute parce que ex-camélot du roi, parce que la stagnante mare d'abjection dans laquelle se vautre et s'est toujours vautré Léon Daudet, me fut plus proche et me causa d'épouvantes nausées, que naturellement, son souvenir me revient quand on parle d'un être abject. Et puis non, l'abjection est en lui chose si naturelle, il étale sa crasse morale avec tant de cynisme qu'il me semble que par lui la sensation de dégoût est chose si puissante, que cette « merde » parmi tant d'ordures fécales est un minimum mal, un remède, presque un repoussoir. Non ! il ne remplit pas les conditions nécessaires pour votre enquête.

Partisan de l'existence et du maintien des classes avec tout leur antagonisme d'opulence et de misère, il l'est et ne s'en cache pas. L'ouvrier, le révolutionnaire, l'anarchiste, savent que d'un tel homme il n'y a rien à attendre.

Si je n'étais un indiscipliné par nature, et que je m'en tienne aux noms que vous nous proposez, je désignerais comme étant au faite de l'abjection, et de l'infamie, ce sinistre vieillard qui a d'un œil perçant d'une plume acérée, scruté et décrit les misères atroces des travailleurs, des vaincus de la vie, concrétisé les révoltes des sensibiles et d'une main décharnée par la vieillesse, extirpé criminellement par ses ordres les entrailles palpitantes des travailleurs, et poussé sinistrement vers la tombe la fleur et l'espoir d'une humanité qu'un jour il aimait. Quoi cet homme qui en se défendant d'un révolutionnarisme d'action sentit jusqu'à s'en émouvoir et en soulever la disparition, la misère des déchets sociaux que le hasard des unions et la différence de condition en notre violent état social font éclore, quoi cet homme qui en son âge sain, en l'état viril de son esprit, décrivit en plâissant la lamentable histoire de ces choses impossibles, les enfants sans parents. Quoi c'est le même homme, celui qui bienveillant pensa aux vagabonds, aux sans-gîte, et parlait d'apaisement social au nom d'une morale supérieure à la vengeance homicide des Anarchistes sabbateurs : qui goinfrement se poutifolait les babouines du sang des ouvriers de Draveil et des vigneronnes de Narbonne. Cet homme-là, est-ce possible, ne fait qu'un avec la bête aux yeux injectés de sang dont la queue et les moustaches sont encore fumantes du sang vermeil et chaud de un million cinq cent mille grands enfants.

Poincaré est à part une toute petite rade dans son rôle de toujours : un réacteur.

Briand, Millerand, têtes creuses, farceurs n'ayant jamais cru à rien de ce qu'ils disaient. Les autres, tous ceux qui ont goûté du pouvoir, des cœurs secs semblables à l'élopie qui ne s'enflamment comme celle-ci à l'approche d'une loupe, qu'à l'approche du pouvoir. Cœurs secs de bourgeois dont les yeux ne versent pas de larmes ; des misères humaines, ils n'ont peut-être jamais rien vu. Mais Clemenceau dont la jeunesse fut intelligente dans la mêlée de l'histoire, son nom, en cruauté et en abjection fera pendant à celui de Néron. Et cependant le pouvoir les route tous, et c'est là leur excuse. Que devenir quand on n'est pas réfractaire au milieu social. Et puis quoi, Clemenceau ni ceux de son parti ne se sont jamais dits révolutionnaires, et votre enquête ne peut d'eux s'intéresser.

Alors quoi ! où irons-nous les chercher ceux ou celui qui, en abjection, sont tout simplement les plus dignes.

Sera-ce Cachin ou Vaillant-Couturier ? Mais vraiment, quoi qu'ils en prétendent, ont-ils quelque chose de commun avec les ouvriers, les révolutionnaires ? Non, hélas ! Et cependant, dans leur parti, il y a des ouvriers et des révolutionnaires, et parmi ceux-ci il y en a un que je veux stigmatiser

malgré la peine que cela peut faire à certains. C'est Marty !

Il a fait naître à son seul avantage et au détriment de cent mille malheureux, au sein des masses faibles, de très grands espoirs. Mais cela ne l'engageait pas. Il n'était pas obligé de faire les promesses formelles qu'il a faites à la sortie de prison de recourir à l'action violente « la seule bonne », disait-il, pour imposer à tous les parlementaires l'amnistie ». Marty répudia avant son ascension au pouvoir sa classe, les travailleurs. En répudiant le travail, il abandonne la voie révolutionnaire en s'engageant dans l'action législative. En pleine force de l'âge et de l'esprit, en très peu de temps, il renonce à ses engagements formels. Marty nage, coule et croupit dans l'abjection.

ERBA.

L. François, de Fontainebleau, nous écrit :

Première Question. — Lequel est le plus méprisable ? Poincaré, Millerand, Daudet, Briand, Cachin, Clemenceau ? Evidemment, tous ont une part de responsabilité terrible en ce qui concerne la conduite ou la continuation de la grande tuerie. Cependant, je n'hésite pas, et mon choix se porte sur le dernier nommé, sur l'abjection personnelle, sur l'homme de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges, sur le chaouch des compagnies disciplinaires de 1918, sur le bourreau de notre Cotin, enfin sur le jusqu'au-boutiste qui faisant la guerre avec la peau des autres, termina sa vie politique de tueur camédon, rené même par ses administrateurs et maudit par toutes les victimes de la boucherie.

Deuxième Question. — Tous les partis politiques sont dangereux, quels qu'ils soient. Les Blocs, soit de droite ou de gauche, ont toujours fait preuve d'une ferocité remarquable dans la répression des grèves ou des manifestations ouvrières ; et un certain à les mains aussi rouges qu'un Poincaré.

Quant au parti dit communiste, auquel j'ai adhéré, je l'avoue, jusqu'en juin 1922, ses méthodes de domination soit décalotiques, soit jésuitiques selon les cas et les endroits ; méthode qui ont causé sinon la mort, mais la désagrégation des forces syndicales. L'opprobre dont ce parti s'est couvert lors des événements du 11 janvier, nous donnent une singulière idée du grand changement qu'amènerait son arrivée au pouvoir. Le plus navrant est que des camarades sincères soient encore égarés dans ce maquis où fourmille pour la majeure partie une clique de patrons, d'avocats, de bistrots, d'ex-officiers, de contremaîtres, de gardiens de prison — des révolutionnaires pur jus ceux-là — et des fonctionnaires syndicaux, l'élite prolétarienne quoi !... vile tourbe de politiciens qui, le jour de la révolution arrivée, deviendront les profiteurs de cette dernière — qu'ils n'auront pas faite — si nous, Anarchistes, n'y mettons pas bon ordre.

L. FRANÇOIS,
à Fontainebleau.

LA TOURNÉE Germaine BERTON - CHAZOFF

La tournée Germaine Berton-Chazoff ayant été improvisée, nos camarades se sont trouvés en difficulté pour assurer les meetings qui ont dû être reportés à une date ultérieure.

Nous donnons ci-dessous l'itinéraire que nous proposons et les camarades voudront bien immédiatement écrire à Paris, au Libertaire, 123, rue Montmartre, pour nous faire savoir si la date leur convient :

Dimanche 4 mai : MARSEILLE.
Mardi 6 mai : TOULON.
Mercredi 7 mai : NICE.
Vendredi 9 mai : NIMES.
Samedi 10 mai : AYMARGUES.
Dimanche 11 mai : MONTPELLIER.
Mardi 13 mai : CETTE.
Mercredi 14 mai : BEZIERS.
Jeudi 15 mai : NARBONNE.
Vendredi 16 mai : PERPIGNAN.
Dimanche 18 mai : TOULOUSE.
Mardi 20 mai : AGEN.
Mercredi 21 mai : BORDEAUX.
Jeudi 22 mai : BAYONNE.
Vendredi 23 mai : BIARRITZ.
Dimanche 25 mai : TARBES.
Lundi 26 mai : LIMOGES.

Nous attendons immédiatement les réponses des camarades et des groupes. Ceux qui n'auront pas répondu dans la huitaine seront considérés comme ne pouvant organiser la conférence. Une fois établi, cet itinéraire ne pourra pas être changé.

Les camarades se garderont de prendre les Bourses du Travail, afin de ne pas tomber, comme à Marseille, sous le coup d'un arrêté municipal.

Nous donnerons tous renseignements par lettre aux camarades de province qui veulent profiter du passage de Germaine Berton et de Chazoff.

Mécislas Golberg

A André Rouveyre.

Un long cadavre maigre debout sur ses jambes grêles. Deux yeux fixes et brillants de fièvre au-dessus d'un nez en bec d'aigle, la bouche comme tordue d'amertume. Sur-tout les yeux arrêtent l'attention, deux yeux, lacs d'acier brûlant dans le paysage triste d'un visage osseux. Tel était Golberg au physique, et c'est ainsi que l'admirable dessinateur Rouveyre nous a tracé son portrait dans une page émouvante.

Effarante et terrible, l'image de ce malheureux qui semblait porter la mort en lui et qui, en réalité, la porta si longuement. C'est sans doute le plus véridique document iconographique que nous ayons sur Golberg. C'est le plus poignant en tout cas. Quelques traits ont suffi à l'artiste inimitable qu'est l'auteur du *Gynécée* pour synthétiser l'expression douloureuse du masque. Le rejet en arrière du buste souligne l'attitude orgueilleuse que Golberg conserva jusqu'à la fin. Dans un raccourci tragique, c'est le portrait psychologique le plus exact qu'on nous pouvait donner de lui. C'est bien là le Golberg dont parla avec feu André Salmon, l'un des seuls qui ne l'ait pas oublié. C'est celui qui apparaît aussi dans toute son œuvre, l'une des plus hautes de notre littérature, quoique fort peu connue. Ce Polonais déraciné fut, en effet, l'un de nos écrivains les plus admirables. Poète dans une prose savante et souple, nuancée et substantielle; auteur dramatique d'une élévation de pensée rare, essayiste d'une compréhension peu commune, remueur d'idées, bousculeur de choses et de gens, esprit actif s'il en fut. Il est très curieux de constater l'oubli dans lequel son nom est plongé momentanément. Ce silence est peut-être voulu — c'est la rançon des Endehors — mais il se rompra.

Quand l'heure viendra, nous serons bien quelques-uns à le déchirer. Alors la personnalité de cet écrivain apparaîtra imposante. Ce jour-là, « Lazare le Ressuscité », drapé dans son manteau d'orgueil, demandera des comptes à tous. De son vivant, Golberg fut en quelque sorte un exclu de la société des hommes; de leur mémoire, les hommes et la société se vengent ainsi des réfractaires. Golberg avait la plume incisive. Il ne fut pas toujours tendre, mais on ne fut jamais juste envers lui. Il a crevé du fait et il s'est trouvé des salauds pour rappeler à la postérité quelques pièces de quarante sous dont ce famélique les tapa. Lors du procès de Mécislas Charrier, son fils naturel, on a reparlé de lui, et de quelle abjecte manière ! On a bavé sans respect sur le cadavre du père pour défendre le fils, comme s'il n'y avait pas d'autre méthode. On a reproché à celui qu'on avait laissé dans la misère de ne pas s'être occupé de son rejeton et celle qui fut un instant Mme Golberg ne fut pas d'une attitude bien lovable dans cette lamentable histoire. Au-dessus de tout furent les chiens de la copie. Tous les journalistes aboyèrent à qui mieux-mieux. Mais pourquoi remuer cette boue ?

L'homme que Golberg fut, nous le vîmes. Et quoi que l'on veuille insinuer de déshabillant à son égard, sa vie est là, qui peut rester un exemple. Vie douloureuse, avec les heurts, les frânes d'une misère continue. Et avec elle, la haine des médiocres pour tout ce qui est neuf ou a un accent. La mesquinerie des officiels devant un En-marge, et pour couronner d'épines cette disgrâce, la maladie, affreuse gougue, la tuberculose qui lentement le trôça, pour l'emporter après un calvaire.

Golberg était laid et pauvre. Deux choses qui expliquent en partie sa mise en quarantaine et la méchanceté des arrivés et des arrivistes.

Passé d'être laid, mais pauvre... et être un mystique anarchiste avec cela ! Jamais ça ne peut se pardonner.

Le monde est ainsi fait, qu'il ne tolère que les assis, ces mêmes assis que fouille Rimbaud. Golberg leur rendait bien par le mépris cette mésestime, mais tandis qu'on l'attaquait hypocritement, lui se défendait au grand jour.

Insurgé de nature, batailleur, il était cependant très éclectique dans ses admirations. Moréas, Régner avaient son estime totale, ainsi que Signoret, cet autre cygne orgueilleux que l'injuste oubli noie aussi. Mais, encore une fois, ne nous lamentons pas sur ces injustices. Nous sommes dans une période surchauffée où cet oubli est peut-être utile. Mieux vaut le silence que le mensonge. Golberg, d'ailleurs, ne peut pas être oublié. Il a suscité trop de luttes. Il a déclenché trop de tentatives dans le domaine théâtral en particulier, pour n'être pas remis en lumière un jour. Il a fait appel à trop d'énergie et en a déployé tant lui-même qu'il est impossible que tout cela ait été en vain. N'est-ce pas, vous Vildrac, vous Salmon, vous René Aubert, n'est-ce pas qu'il est en votre cœur une place pour le pauvre Golberg ? L'abbaye, ce groupement fraternel d'artistes, est né un peu de sa pensée. Le théâtre d'Art s'est vivifié à son contact et de grands artistes comme Rouveyre et le maître de la statuaria moderne Bourdelle lui sont aussi redevables, et cela n'est pas oublié autant qu'on veut le dire.

L'heure n'est pas venue encore de la résurrection de Golberg, mais elle n'est plus très éloignée.

Ses livres sont épuisés, mais il en est encore qui les possèdent. Et des œuvres jeunes battent encore qui s'émouvront des rythmes et des pensées de l'ainé maudit. Car Golberg fut plus qu'un styliste. Il fut un croyant révolutionnaire, — non un théoricien, mais un animateur. Nous n'avons aucune crainte quant à sa gloire. Elle aura été tardive, mais elle sera sûre, bien assise. Golberg était un « tempérament ». Esprit avide de recherches, passionné pour tout ce qui touchait à l'Art, on lui doit une œuvre importante d'une sérénité dont ne se doutent ceux qui ne veulent voir en Golberg qu'un malade.

La *Morale des Lignes* entre parenthèses est un travail de savant. C'est une digression à la Paul Valéry sur l'art graphique à propos de son ami Rouveyre. Voilà de la haute critique d'art — celle qui suppose une connaissance du sujet et de tout ce qui s'y rattache. Nous sommes loin des bavardages auxquels les critiques dits d'art nous ont habitués avec leurs comptes rendus délayés. C'est une œuvre d'une santé intellec-

tuelle peu commune au contraire et les lettres à Alexis prouvent aussi que l'âme de ce torturé était solide et bien équilibrée. Dans ces lettres, Golberg disserte de la Sagesse, « Il est si facile d'être grand, affirme-t-il au destinataire des missives. Il suffit de comprendre le peu de vie qu'on a et de la bien distribuer. » Dans une autre de ces lettres, il dit : « La Sagesse... toute sagesse, même vers les cimes où il n'y a rien, sauf... les hauteurs. »

Rapprochons de ce cri celui de Prométhée repentant résumant sa vie : « La paix ne règne pas sur les cimes ! » Hélas ! Golberg le sut autant qu'un Pascal et qu'un Nietzsche. Et tout Golberg, peut-être, est dans ce cri — qui n'est pas d'un malade : Les cimes c'est la solitude. Toujours Golberg eut l'effroi de la solitude. Il y a d'après et farouches joies dans la solitude. Il le sait, il s'y abandonna parfois, mais sans s'y perdre.

« J'ai grand besoin de me sentir moins seul, disait-il dans la préface de la 2^e série de ses *Cahiers* qu'édièrent ses jeunes amis de l'abbaye de Crêteil. Me sentir moins seul, plus près de la vie que j'ai aimée, plus près de tous ceux qui travaillent noblement à la grande tâche. Le désir d'agir a fait naître mes premiers *Cahiers*, la peur de la solitude et du néant fait naître ceux-ci, avouait-il. »

Cette seconde série contient des pages de Vildrac, J. Romains, Duhamel, P. Adam, Arco, J.-M. Bernard, Salmon, etc. C'est une belle couronne et elle fut le satisfaisant, puisqu'il disait :

« Blessé avant l'heure, j'expirai ainsi, heureux de vivre et même de disparaître, parmi les belles énergies qui m'énervent toujours l'immortel combat. Voici pourquoi je prie les uns et les autres de m'accorder un peu de leur génie afin de parer de beaux trophées mes heures longues d'abandon et de néant. » (1907).

Revenons aux *Lettres à Alexis* (1904). C'est un livre de chevet que cet ouvrage. Ce sont des méditations passionnées sur l'homme devant la vie et devant soi-même. L'orgueil, l'amitié, l'amour, la beauté, le bien, la passivité, le silence intime et la mort. C'est un sommaire un bréviaire d'incrédule, mais sans pessimisme absurde ni artificialité romantique. « Etre vrai jusque dans la mort, écrit-il, être vrai dans la douleur, c'est l'unique vérité. »

Qui tirera l'homme de chacun de nous, exclaimait-il. C'est ce qu'il tente. Ce travail d'introspection est ardu et peu s'y attellent, nul que je sache ne sut s'en tirer mieux que Golberg. Voilà une œuvre de vraie morale qui, malheureusement, est ignorée. Nous aimerions à glaner dans ces pages riches de sève, mais la place nous manque ; celles sur l'orgueil, sur la Beauté, l'Amour aideraient à connaître mieux notre auteur cependant.

Ainsi écrit-il : « L'Art, c'est l'algebra des sentiments. » Voici tout l'artiste qui nous apparaît dans cette simple définition. Cette notation expliquera, en effet, toute son attitude critique, son intransigeance et son dédain pour les poncifs et la vaine littérature. Cueillons encore cette manière de profession de foi d'une humilité admirable : « J'ai peu de chose à expliquer, à connaître, à démontrer. C'est à peine deux idées ou trois, ou une. Il s'agit, je crois, d'un syllogisme à construire, d'une vérité à formuler, d'une vérité vieille et qui, sans doute, n'est même pas de moi. Pour la connaître, l'expliquer et la démontrer, il me faut toute ma vie et beaucoup d'efforts. Et encore je ne suis pas sûr que ma propre volonté suffise. » Ah ! trouver une vérité, quelle victoire pour la Pensée ! Trouver... que dis-je ?... Retrouver une vérité profonde et l'exprimer, telle est la tâche de mon esprit troublé. »

« Je suis simplement un humble serviteur de ma destinée que je voudrais orner d'une pensée afin que ma destinée se confonde avec celle de l'Esprit. »

Golberg était trop modeste. Son œuvre est une belle gerbe.

Voici le titre de quelques-unes de ses œuvres : *Immortalité de la Science* (1895) ; *Vers l'Amour* ; *Lazare le Ressuscité*, œuvre éditée en 1901 par un Comité composé de peintres, sculpteurs, hommes de lettres, admirateurs de l'écrivain, parmi lesquels figuraient les noms de P. Adam, Edmond Pilon, H. Degruy, M. de Monzie, Henri de Groix, etc. ; *Prométhée repentant* (1895) ; *Parmi les Sources* (1901) ; *Puis de Chavannes* (1901) ; *Les Cahiers* (12 numéros : 1900-1904) ; *Le Trimard* (1896) ; *Deux Poètes* (Henri de Régner et Moréas, 1900) ; *Lettres à Alexis* (1906) ; *Flours et Cendres* (1907) ; *La Morale des Lignes* (1907) ; *Les Cahiers* (deuxième série, 3 numéros, 1907, et d'autres œuvres non réunies.

Nous ne causerons que de *Lazare* et de *Prométhée*, encore le ferons-nous plus brièvement que nous le désirerions. Dans *Lazare le Ressuscité*, vaste poème lyrique en prose, Golberg montre la fatalité de la souffrance et l'état normal de la douleur sous certaines formes. Il y a des êtres tendres, aimants et complets qui figurent dans ce monde de sanglots ; Golberg en fut un. « Mon héros, nous dit-il, est un passionné de l'âme. Il traverse la vie en solitaire et aboutit à une série de négations à force de chercher leur logique entière. Il vit dans les justes erreurs. »

C'est Golberg qui parle — Vie mystique, révolte, combats, générosité, cruauté, amour. Guidé par la passion de l'amitié, il aboutit enfin à la conception simple que « la souffrance n'est ni un bien ni un mal, qu'elle est juste dans l'homme et qu'il faut savoir la subir sans exaspérer ni diminuer la personnalité. »

En réalité, il n'y a qu'une douleur, une douleur grande, lugubre et lourde : c'est l'impuissance et le sentiment de la saleté (page 137).

Dans sa tragédie *Prométhée repentant*, Golberg traite le même thème et développe l'idée de la souffrance fatale. Son *Prométhée* est une figure puissamment campée. Cette pièce répète injoûable, — il y aurait là un chapitre curieux d'histoire littéraire — cette œuvre, dis-je, mériterait d'être portée à la scène. Ce serait un véritable régal pour les délicats et une leçon pour tous.

Prométhée sur son rocher comprend la fatalité de sa rébellion s'il se repent, mais

en sachant bien que ni son repentir ni même le pardon de Zeus ne feraient rien. Cette tragédie, l'un des plus belles de notre art dramatique moderne, se détache de la production courante des bons faiseurs. Elle se classe dans le grand théâtre à côté des œuvres des Claudel, Elémir Bourges, Péladan parfois. Edouard Dujardin avec son récent *Mystère du Dieu, mort et ressuscité*.

Ce n'est pas du théâtre de tous les jours mais du grand théâtre, du théâtre d'art. Prométhée repentant rejoint *Faust*, *Hamlet*, *Les Nuées* d'Aristophane, *Antigone*, *Le Faust* de Marlowe. Nous n'avons donc au sujet de Golberg aucune crainte. On dira bien un jour ou l'autre les vérités nécessaires. On établira si pénible qu'il soit, le redressement des valeurs. Et au lieu et à la place des gloires présentes établies par le snobisme et la réclame on mettra, les gloires vraies, celles qui durent. Avant de terminer cette étude nous voudrions parler un peu de Golberg styliste. Dans l'essai il égale Remy de Gourmont, Walter Pater, Paul Valéry. Dans la critique c'est un combat aussi violent parfois qu'un Retz ou un Tailhade. Prosateur il use d'une langue tout à fait personnelle. Il écrit une prose de poète. Découpons un verset de *Lazare le Ressuscité* (Plainte 22).

« A ces mots un grand silence se fit comme le ciel recueillit et muet ses forces avant d'éclater en tempête, la foule anxieuse arrête son souffle et de ses yeux semble mesurer la distance qui me séparait d'elle. Et le silence d'attente fut suivi d'un sursaut grandement des balcons courroucés, qui bientôt éclata en blasphèmes, en injures et en menaces. »

— Fou ! cria le flot humain. Imposteur !

Cet autre petit fragment :

« Un monstre aux mille têtes, aux mille bras, s'approchait vers le monticule, les yeux rouges de rage, la langue pendante, la crière hérissée, les griffes prêtes à déchirer la victime. »

N'est-ce pas une image exacte de la foule en délire. Il faudrait transcrire une scène de *Prométhée*, en prendra une page de la *Morale des Lignes* ou donner « in-extenso » la *Berceuse Marine*, admirable poème en prose que *Vers et Prose* publia. Mais on n'aurait que l'embaras du choix pour les citations, tout ayant en effet un caractère si personnel. Que ne pourrions-nous donner de longs morceaux de son chant de cygne, cette *disgrâce couronnée d'épines* qui constitue en quelque sorte son journal d'agonie ! Car jusqu'à la dernière heure, Golberg eut la plume à la main, il se levait du lit, se couchait, et tant bien que mal, s'évadait de sa douleur devant la page à écrire. La fièvre de la création lui faisait parfois oublier l'autre. Mais il se remettait au lit, vidé, abattu, tremblant.

Terminons cette esquisse trop rapide par les dernières phrases justement de son chant de cygne, les dernières nées de sa plume.

« Pris par la vie, nous n'avions pas encore eu le temps de consacrer quelques heures d'attention à cet état particulier qui a sa langue et ses besoins et qui est l'Agonie. Cependant nous sommes tous sujets à cet état et nous ne pouvons y échapper. »

« Mais nous n'avions pas le temps d'y songer à ce moment de notre vie qui n'a pas de raison d'être et qui est quand même la vie, faite déjà de nuances, de murmures et de pénombre. Or l'humanité plus éclairée reste souvent insensible à ce qui est nuances, murmures et pénombres. »

Cette page n'a pas de signature. La mort interrompit Golberg dans cette confession ultime, ces propos d'au-delà presqu'absolument — et pour cause ! — dépourvue de littérature sont d'une sombre beauté et offrent un intérêt unique.

Golberg mourut en 1907. Mais il y a des vivants glorieux qui, quant à l'immortalité, sont des vivants moins assurés que lui.

Henry POULAILLE.

AUX "ÉPARGNÉS"

Inspiré par la mort d'un récidiviste survenue la veille de sa libération, après six années passées à la maison centrale de Nîmes.

*Lente à fuir est l'heure
Pour le malheureux
Aquel pour demeure
O destin affreux —
Un juge implacable
Donne une prison.
Heureux celui qui peut y garder sa raison
Malgré le tourment qui l'accable !*

*Les mois, les années
S'écoulent sans fruit,
Pauvres fleurs fanées
D'un passé détruit.
A quelle espérance
Son cœur retient,
Lorsqu'il informe et si loin s'estompe l'avenir,
Et que le présent est souffrance ?*

*Quelques jours encore,
L'épreuve à sa fin
Touche, et c'est l'aurora
Du brillant matin
Où cesse l'entrave,
Où tombent les fers ;
Mais la veille, épuisé, las d'avoir tant
Voici qu'il meurt, le pauvre esclave !*

*Vous qui aucune chaîne
N'avez rendus captifs,
Qu'aucun lien ne gêne,
Soyez attentifs
Où des prisons monte
Un soupir amer.*

*C'est un séjour maudit, un effroyable enfer,
Du monde, ineffable honte !*

E. ARMAND.

(Extrait de *Ainsi chantait un en dehors*, en souscription).

Vient de paraître :

Comment mourut Philippe Daudet

par Georges VIDAL

Prix : 5 francs ; franco : 5 fr. 70
Adresser les commandes à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris 10^e.
Chèque postal : Soubervielle 598-55.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

C'était Pâques ! Jour mémorable ! On s'a acheté un bath complet... d'été ! On a rhabillé les mœurs ! Y a bien eu le terme, sale combine. Mais, en s'arrangeant, et si peu qu'on gratte quelques mois de suite dans la même « tôle » on peut toujours prendre un bon. On achète à « croum ». On verra toujours bien après. On paiera si on peut !

Pâques, c'est l'anniversaire de la résurrection de notre seigneur Jésus-Christ. Aussi, dans les églises, on a célébré avec toutes les pompes adéquates, un événement aussi glorieux et d'un si bon rapport.

Sur tout dans les églises « chics » il y avait foule. Les ouailles de choit se pressaient pour entendre la parole sacrée dont les bouches de dominicains et autres jésuites entraînés à ce divertissement, étaient les sources inépuisables.

Le pauvre Nazaréen dont le jouet venait d'être sacré, la légende, et avec quelle vigueur les mercantiles d'alors, du temple de l'idée, s'est vu magnifié, ses vertus exaltées, et le voir le croire offertes en exemple à la tourbe des pharisiens, tenus, par snobisme, aux sermons renommés. Comme on va à une générale... des Ambassadeurs !

Malgré ses travers, j'éprouve pour le mythe Jésus, une grande sympathie. Certes, la résurrection n'est pas mon fort. Mais quand on laisse tomber une lampe de cuir sur les épaules de quelqu'un, le crois plutôt qu'on ne fait pas œuvre de résigné. Passons cependant, il ne faut pas disserter les textes sacrés. Venons au fait !

Notre excellent ami Léon Daudet, dont nul n'ignore, ne se songe à mettre en doute les sentiments religieux, a assisté à la dernière conférence du père Janvier, et s'est gargarisé en compagnie des innombrables marchands de d'été, de temple, financiers, exploités, prostitués de tous étages de l'éloquence quasi divine de cet homme hors nature.

L'auteur de « l'Entremetteuse » et de différentes aménités concernant le pape et ses subordonnés, a prouvé une fois de plus qu'il ne manquait pas de culot.

Ecoutez ceci : « Quand le Père s'est tu, vendredi dernier, la qualité de ce silence clatral, attaché aux larmes à tous les assistants, des larmes sur eux-mêmes, qui craignaient de notre plus jamais consoling en commun, ni pensés par ce Docteur du diable remède. »

Je ne suis pas riche, mais j'aurais donné de bon cœur quarante sous pour voir le gros Léon larmoyer. Ce devait être d'une galeté folle !

De son côté, l'autre « larmoyant ». Cachin a cru lui aussi utile de faire une allusion au divin jour de Pâques. Voici, d'après son journal, ce qu'il a cru utile de dire dans une réunion électorale :

« Demain, les catholiques du monde entier célébreront la résurrection du Christ. La classe ouvrière, elle, est toujours dans son tombeau. Comme Lazare, elle n'a pas soulevé la pierre qui l'accable. Elle n'aura le droit de fêter ses Pâques rouges que le jour où elle aura accompli le geste libérateur de la Révolution sociale. »

Si qu'y reviendrait, écrivait autrefois Jehan Rictus.

Où, si qu'y reviendrait... Qu'est-ce qu'ils prendraient, les Daudet, les Poincaré, les Herriot, les Cachin et les révérends pères bouchés d'or. Tous ces marchands du Temple !

Pierre MUADES.

Internationalistes aussi, na !

Voici que les patriotes camétois de France, de Navarre et de Rome ont des sentiments internationalistes.

La Jeunesse monarchiste de Varsovie a fait parvenir le montant d'une quête à la caisse électorale de l'Action Française. Et tout le monde de se réjouir à la rue de Rome ! Dame, puisqu'il s'agit d'argent. Et les « marks » polonais sont les bienvenus chez les joyeux caissiers de la part du Combattant, société défunte.

Vive la Pologne, Monsieur !

○○○

Un curé farceur.

C'est une chose rare, dont le *Petit Comtois* nous apporte le récit.

A Dole (Jura) habitait depuis de longues années un brave curé, homme de bien, disent les gens du pays, l'abbé Béliard, qui vient de mourir à 89 ans. Quelle ne fut pas la stupefaction des assistants, lorsque, en ouvrant le testament de l'abbé Béliard, on vit que sa dernière volonté expressément était d'être enterré sans le secours de ministre d'aucun culte, civilement.

Les funérailles ont été superbes, plusieurs milliers de personnes suivirent le corps, derrière lequel s'étaient donné rendez-vous toutes les Sociétés républicaines et libre-penseuses de la région. Chacun rappelait les qualités privées du défunt, sa charité, sa douceur, sa tolérance, son savoir.

○○○

Le Banquet des conscrits.

Dans une quinzaine de jours, les conscrits vont rejoindre leur corps.

Début d'une vie nouvelle, écrit l'*Humanité*, qui ajoute :

« Après les beuveries du départ, il leur faudra subir, en effet, les tristesses d'une existence que l'on sait inutile. Il leur faudra gâcher deux années de travail, alors souvant qu'à la maison demeurent les vieux parents sans ressources. Surtout il leur faudra abdiquer toute liberté, et pendant dix-huit mois taire toutes leurs pensées, tous leurs sentiments de prolétaires. Au service du capitalisme, ils devront, le cas échéant, lutter contre leurs frères dans les nombreuses grèves que le double-décime et la vie chère n'auront cessé de faire naître. »

Et alors ?

Alors, pour célébrer dignement ce plongeon dans la bestialité, cette abdication de toute liberté, un banquet, suivi de bal, avec

jazz-band, est organisé pour fêter dignement le départ des conscrits rouges. Le clou, sera une allocution du lieutenant antimilitariste, député antiparlementaire Vaillant-Couturier. Hâtez-vous, jeunes futurs soldats, de retirer vos cartes. Ce sera drôle !

La Vie des Lettres

Le crime de penser

Dans un bel article (Le Thyrs, 15-4-24), M. Alfred Liénard s'élève à son tour contre la déportation d'Unamuno. Et il a ces lignes vigoureuses dans leur ironie douloureuse :

« Unamuno est déporté. « Son crime ? « Peut-être eût-il mieux ne pas dire son crime, il ne faut pas charger notre frère de trop d'iniquité. Il ne faut pas prouver que la peine du condamné est trop douce. A quoi servirait de montrer encore l'homme impuissant à punir l'homme selon l'étendue du forfait ? « Mais ici le forfait fut trop grave. Si le déporté souffre, sa souffrance est dérisoire. Il n'a pas offensé l'Espagne ; il n'a pas offensé le monde, mais Dieu : il a pensé. »

« C'est un crime inexplicable. » Et M. Liénard s'écrit : « Sans doute, la pensée s'offrait-elle à lui et, avec elle, la justice, la probité, l'audace. Trois fois tenté, il fallait bien qu'il y mordît. Mais, depuis Adam, la pensée ne s'offre pas pour qu'on y morde. « Alors, comme Adam, on l'a déporté. » Et, ce qui plus est (que M. Liénard ne l'oublie point), il en est pour des milliers d'autres, des petits, des inconnus, comme pour Unamuno... »

PETITES NOUVELLES :

— Albert Touchard, l'auteur de la « Mort du Loup », est un des seuls traducteurs français qui ait eu le courage de s'attacher à mettre en valeur le grand talent complexe peut-être, mais si réel, de Michel Artzybachoff, l'auteur de « Saurine », ce roman que l'éditeur Bernard Grasset s'entête à ne pas vouloir rééditer, et de « A l'Extrême Limite ».

A Touchard traduit de lui maintes nouvelles et un de ses plus curieux romans que publia la « Grande Revue » : les « Ombres du matin ». Ajoutons que Touchard est aussi l'un des traducteurs de Léonie d'Andrieu et qu'avec Serge Persky, il nous donna les « Sept Pandus », que publia Fasquelle.

— Le « Crapouillot » du 16 avril vient de paraître. On peut y lire d'amusantes pages de Robert Randa, la chronique de Gus Bofa, des proses de Maurice Dekobra, René Kerdyk, R. Rey, Léon Moussinac, Claude Blanchard, etc.

M. Claude Blanchard commente les protestations de notre ami Wullens au sujet de la taxe sur les revues.

La couverture, dessinée par Jean Oberlé, est une amusante caricature du « Jockey » à Montparnasse.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Samson et Dalila.

OPERA-COMIQUE. — 13 heures : Mme Butterfly ; 20 heures : Werther.

GAITE-LYRIQUE. — 20 heures : Le Cœur et la Main.

TRIAXON-LYRIQUE. — 14 heures : Les Saltimbanques ; 20 heures : La Poupée.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 13 heures : Ruy-Blas ; 20 heures : La Victoire sur les ténèbres.

ODEON. — 13 heures : Jésus de Nazareth ; 20 heures : Notre-Dame de Paris.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

THEATRE CORA-LAPARCE. — 20 h. 30 : Lysistrata.

NOUVEL-AMBIGU. — Matinée : Mlle Josette, ma femme ; soirée : Ma Tante d'Honfleur.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 14 heures : Six Personnages en quête d'auteur ; 20 heures : R.U.R.

THEATRE DES ARTS. — Matinée et soirée : L'Echec.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoliers.

VIEUX-COLOMBIER. — 14 heures : Le Paquebot « Tenacity » ; Le Carrosse du Saint-Sacrement ; 20 heures : Il faut que chacun soit à sa place.

MONTMARTRE-ATELIER. — 15 heures : L'Eventail, L'Occasion ; 20 heures : Le Veau gras.

ALBERT-1^{er}. — 20 heures : Double Crème, Les Deux Blondes.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : La Femme et le Pantin.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferry, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Groffé, Raymond Bartel, Eugène Rost.

En chanson, revue. — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Charles d'Aray et les chansonniers : Drmano, Brubach, Géo Robert, Loralé, Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-juit, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : Les chansonniers Jean Rieux, de Soutier, Rémongin, Sérénès, Alex II, Dumont, G. Danzais et la divette Kady Teissier.

« Dis qu' t'as tort ! », revue.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin-Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : « Nous n'avons pas de pommes cuites » (Cl. de Sivy).

LE CARILLON. — A 21 heures : Bonne Nouvelle !... revue

A travers le Monde En lisant les autres...

CE QUI SE PASSE

Tous les gouvernements « alliés et associés » sont d'accord, maintenant, pour accepter dans son intégralité le rapport des experts au sujet des réparations.

Le chancelier Marx a prononcé un discours, avant-hier, dans lequel il déclare accepter, aussi complètement que les capacités financières de l'Allemagne le permettent, les revendications incluses dans les conclusions du général Dawes.

Naturellement, ce sera toujours les prolétaires allemands qui feront les frais de l'aventure, puisqu'il y a, dans ce rapport, une clause qui permet aux membres de C. D. R. de réviser la loi sur les heures de travail — or, on sait que déjà, dans la Ruhr, les autorités d'occupation ont abrogé la loi de huit heures. Aussi peut-on s'attendre à une offensive contre cette durée actuelle du temps de travail.

Et, naturellement, si les ouvriers allemands s'insurgent contre cette prétention, s'ils se refusent à travailler plus de huit heures par jour, la presse réactionnaire et vendue de notre pays dira qu'ils font cela pour saboter l'exécution des réparations.

Ramsay MacDonald a précisé ses vues à ce sujet, dans un discours prononcé samedi à la séance d'ouverture du Congrès du Labour-Party :

« Je suis certain qu'en Europe, tout homme pacifique et de bonne volonté considère comme moi que le nationalisme extrémiste allemand constitue une grave menace, dangereuse pour l'Europe et déplorable pour l'Allemagne. Ne nous laissons pas à ce sujet.

« La politique des alliés est en grande partie responsable de cette recrudescence du nationalisme allemand. Il fut un temps où la démocratie allemande aurait pu être renforcée. On a perdu l'occasion de la renforcer. Pouvons-nous la retrouver ? Pouvons-nous étouffer pour jamais cet esprit de guerre ? »

Après avoir dit ces quelques vérités, il continue :

« Deux votes s'offrent à nous. Nous pouvons dire à l'Allemagne : « Nous savons que vous allez manquer à vos engagements, et nous avons élaboré d'avance un programme de pénalités. » L'autre moyen consiste à dire à l'Allemagne : « Nous acceptons votre parole. Si vous dites que vous êtes disposés à accepter les rapports, nous vous prendrons au mot. Nous n'avons fait aucun préparatif pour le cas où vous manqueriez à vos engagements. Si, après cette solennelle obligation, vous vous mettez en défaut, alors vous trouverez les alliés plus unis que jamais ; mais nous avons confiance en vous. » Je suis convaincu que le premier moyen échouera et que le second sera couronné de succès.

« Le plus grand danger que représente actuellement l'Allemagne pour l'Europe, ce n'est pas celui de ses armements, c'est celui d'un effondrement industriel. Si vous obtenez l'Allemagne, par une pression politique ou militaire, à abandonner la journée de huit heures, à déprécier sa monnaie et à créer un état de choses qui aurait pour résultat que le mark ait moins de valeur à Londres qu'à Berlin, qu'arrivera-t-il ?

« Sous le régime du libre échange, il arrivera que, sur tous les marchés du monde et sur notre propre marché, l'ouvrier britannique travaillant huit heures par jour pour 2, 3 ou 4 livres sterling par semaine, ne pourra pas entrer en concurrence avec l'ouvrier allemand travaillant dix heures par jour pour 30 shillings ou 2 livres par semaine.

« Tant qu'une fausse idée du devoir patriotique et que la sottise de l'idée d'une sécurité militaire maintiendront l'Allemagne dans cette situation, aussi longtemps durera la menace industrielle allemande, et l'avenir de notre pays continuera à être en péril. »

Ainsi, la seule préoccupation des gouvernants, qu'ils soient rouges ou blancs, est de restaurer l'industrie allemande, mise en péril par la politique follement impérialiste de la France.

S'ils ont cette inquiétude, ce n'est nullement par égard pour les ouvriers — mais uniquement parce que les industriels alliés, dont les gouvernements ne sont que les fidèles commis, possèdent des actions dans les trusts d'outre-Rhin.

ANGLETERRE

INCENDIE A BORD DU « LEVIATHAN »
Londres, 20 avril. — Peu après l'arrivée du grand transatlantique américain « Leviathan » à Southampton, un incendie s'est

déclaré dans le fumoir des premières classes. Le sinistre prit rapidement de l'extension, et il ne fallut pas moins de trois heures d'efforts pour le maîtriser. Les dégâts sont très importants.

ALLEMAGNE

LA GREVE DU METROPOLITAIN EST AJOURNEE

Berlin, 19 avril. — La grève générale du Métropolitain de Berlin, qui avait été proclamée mercredi dernier, a été ajournée. — (Radio).

ITALIE

UN JOURNALISTE FRAPPE PAR LE FILS DE M. NITTI

Rome, 20 avril. — On mande de Naples qu'à la suite d'une note parue dans le journal « Mezzogiorno » commentant en termes vifs la nouvelle du prochain départ de M. Nitti pour la Suisse, le fils de ce dernier, l'avocat Vincenzo Nitti, a frappé d'un coup de bâton à la tête le baron Francesconi, rédacteur du « Mezzogiorno ». Vincenzo Nitti a été arrêté. — (Radio).

ÉTATS-UNIS

L'ETAT DE SANTE D'ELEANORA DUSE

New-York, 20 avril. — Un message de Pittsburg annonce que l'état de santé de la célèbre artiste italienne Eleonora Duse est toujours grave.

APRÈS LA GUERRE

UN CULOT D'OBUS EXPLOSE

Un tué, deux blessés
Senlis, 18 avril. — Un terrible accident s'est produit dans un atelier de construction de machines agricoles à Barbery, près de Senlis. Ayant besoin d'une pièce pour cintrer une barre de fer, un ouvrier prit un culot d'obus qui paraissait avoir été complètement vidé de poudre et le plaça dans un étai, puis un autre ouvrier posa sur l'étai la barre de fer rouge et un troisième donna dessus un coup de marteau. Soudain une explosion se produisit. Le culot d'obus venait d'exploser.

Trois ouvriers, sur sept qui travaillaient dans le bâtiment, furent atteints : Alfred Fosse, 45 ans, originaire d'Anzin, arrivé à Barbery la veille seulement, et demeurant à Saint-Ouen, rue Mathieu, fut tué net. Le contremaître nommé Delpeuch, eut le bras gauche fortement atteint et dut être amputé. Un troisième ouvrier fut grièvement brûlé au visage, et se plaignit en outre de violentes douleurs internes. Les deux blessés ont été transportés à l'hôpital général de Senlis.

Une enquête a été ouverte sur les causes exactes de cette explosion. On suppose qu'il était resté un peu de poudre au fond du culot d'obus et que la chaleur de la barre de fer amena l'explosion.

Ainsi les maudits engins de guerre continuent leur œuvre, parachèvent leur mission : faire des cadavres et des cadavres. Les années de boucherie n'ont pas suffi. Il faut de nouvelles victimes.

Ceux qui ont su faire fabriquer ces obus, n'auraient-ils pas pu, les misérables, rechercher et détruire ceux qui restaient ? « Il faut de l'argent pour cela », diront-ils. Et ce disant ils dépensent des millions à préparer des olympiques...

Assassins pendant la guerre, ils veulent rester assassins pendant la paix.

LEURS DIVIDENDES

CHUTE MORTELLE

Toulon, 20 avril. — Georges Souillard, 17 ans, apprenti plombier, employé au chantier de construction du palais de justice, a fait une chute de quinze mètres. Horriblement blessé, il a expiré à l'hôpital civil.

BROYE PAR UN EXPRESS

Toulon, 20 avril. — Un employé de la gare du P.-L.-M., Marius Emeric, 34 ans, de service à la gare de Puget-Ville, a été surpris sur la voie par l'express venant de Toulon, et atrocement broyé. Il était marié et père de deux enfants.

Macabre qui-proquo

COMMENT ON A SOIN DES CORPS DES « HEROS »

Epinal, 20 avril. — Une bizarre mésaventure vient d'arriver à un réformé de guerre, M. René Soglietti. Celui-ci, en 1914, avait été blessé aux furieux combats qui se déroulèrent à Rambervillers.

Il avait été hospitalisé pendant quelques jours dans cette ville, dirigé ensuite sur Epinal, puis sur Lyon où il avait été réformé. Titulaire d'une pension de grand blessé, M. Soglietti rejoignit sa famille à Roanne, où il vivait depuis cette époque.

Ces jours derniers, le hasard de sa profession le ramena à Rambervillers et, profitant d'un moment de loisir, il se rendit au cimetière militaire pour rendre un pieux hommage à ses camarades qui y étaient inhumés.

Une surprise étrange l'y attendait. En effet, M. Soglietti se trouva tout à coup devant une tombe où, sur une croix blanche, il put voir tracer ses nom, prénoms, numéro matricule et numéro de régiment. Aucun doute n'était possible, il s'agissait bien de lui. On peut juger de la surprise de cet homme qui, en excellente santé, avait l'occasion de se trouver devant sa propre tombe.

Il fit part de son aventure à l'administration qui lui expliqua : un autre blessé qui succomba sans doute à ses côtés avait été inhumé sous le nom de Soglietti, par suite d'une erreur d'état-civil, d'où le macabre qui-proquo.

Inutile d'insister sur l'ignominie de pareille négligence. Non pas que nous ayons le culte du cadavre. Mais les patriotes qui font tant de bruit autour des morts de la « grande guerre » pourraient bien en prendre un peu plus de soin !

A TRAVERS LE PAYS

FIN DE LA GREVE DU BATIMENT A SAINT-CLAUDE

Lens-le-Saunier, 20 avril. — La grève du bâtiment étant finie à Saint-Claude (Jura), les délégations paritaire, patronale et ouvrière viennent de signer un nouveau contrat de travail, en présence du sous-préfet. Les ouvriers obtiennent une augmentation horaire de 45 centimes, et il est spécifié, en outre, qu'il ne sera effectué aucun renvoi pour fait de grève.

UNE SCIERIE DETRUITE PAR LE FEU

Lyon, 20 avril. — A Saint-Didier-au-Mont-Dore (Rhône) la nuit dernière, à 3 h. du matin, un incendie s'est déclaré à la scierie Gaudin, sise place de l'Eglise. Les charpentes du bâtiment et deux étages se sont effondrés dans un gigantesque brasier. Un stock considérable de planches n'a pas tardé à être la proie des flammes. Les outils et tout le matériel de la menuiserie mécanique ont été entièrement anéantis.

Cela va faire — hélas ! — des chômeurs.

UN ASSASSINAT A LYON

Lyon, 20 avril. — A la première heure du jour, des passants ont trouvé, ce matin, dans la rue du Lac, contre le mur du parc militaire à fourrages, le cadavre de Pierre Guilmolet, âgé de 49 ans.

Le malheureux gisait, égorgé, les poches complètement retournées.

UNE FILLETTE NOYEE

Perpignan, 20 avril. — A Perpignan, une fillette, Marie Turbeau, disparue depuis le 8 avril du domicile de ses parents, a été retrouvée hier, noyée dans une rivière à proximité de la maison familiale.

DANS PARIS

LES SUITES TRAGIQUES D'UNE IMPRUDENCE

Nous annonçons hier la mort de Mme Gueranger, à la suite de l'incendie provoqué par une allumette enflammée dans la chambre où elle, son mari et ses enfants s'étaient endormis.

Hélas ! nous apprenons que cette nuit, une des fillettes mourait à Trousseau, en d'horribles souffrances. C'est la petite Simonne, deuxième et piteuse victime de l'incendie, et, à 9 h. 40, l'agent Gueranger s'éteignait, à bout de douleurs, à la Pitié. Il ne reste de la famille que la dernière fillette, laquelle continue son agonie terrible et dont l'état est absolument désespéré.

Pauvre famille anéantie après d'atroces souffrances, par la suite d'une imprudence !

LES TRIBULATIONS DU CAPITAINE TREINT

Il ne peut pas parler à Limoges

Mercredi dernier, les travailleurs de Limoges étaient conviés à un grand débat public par les politiciens pour y entendre ceux-ci laver leur linge sale en famille. Une assistance nombreuse, peut-être 4.000 auditeurs s'étaient rassemblés dans la salle de l'Union, et là le déballeage coutumier de douces éphémères eut lieu entre les ortho et les hétérodoxes. Les anarchistes et quelques syndicalistes nous y étions venus non pas seulement pour jouir du spectacle des appétits en présence, mais aussi pour protester contre l'exhibition du fracas Treint de sanglante mémoire. Ayant présent à l'esprit le souvenir encore vif du rôle néfaste de Treint dans l'assassinat de la rue Grange-aux-Belles, nous ne pouvions laisser passer cette provocation du Parti communiste contre les travailleurs limousins sans protester.

Nous le fîmes dans des formes que jo qualifie d'inoubliables pour le capitaine Treint, ce fut une véritable conduite de Grenoble.

Lorsque les candidats nous eurent développé comment ils feraient notre bonheur, Treint, qui était réservé comme le bouquet de la fin, voulut dégoiser sur les ambitions en présence, je lus alors à la tribune la déclaration suivante rédigée en commun :

« Désireux de rester étrangers aux querelles politiques des divers pécheurs de mandats, des syndicalistes et des libertaires limousins se seraient désintéressés de la réunion de ce soir. Cependant la présence sur l'affiche d'un orateur communiste notoire, secrétaire général de son parti, nous a mis dans l'obligation de changer d'avis. « A Treint, cet orateur bien connu dans nos milieux pour ses variations d'importance et pour ses agissements non moins odieux, est un des principaux responsables de la tuerie de la rue Grange-aux-Belles qui coûta la vie de deux de nos camarades.

« Connaissant l'homme, il nous a semblé qu'il était de notre devoir de nous opposer à son intervention à la tribune.

« Treint causant à Limoges serait un défi lancé à l'adresse des prolétaires de cette ville qui n'ont cessé de réprouver son attitude.

« Nous pensons que désireux d'éviter des incidents toujours regrettables, les organisateurs de la réunion inviteront Treint à ne pas parler.

« Afin de prouver notre désir de ne pas nous immiscer dans les querelles de candidats nous observerons le calme le plus absolu à l'égard des autres orateurs. »

Treint qui était à la tribune voulut parler quand même. Aussitôt les protestations s'élevèrent indignées et continuèrent pendant plus d'une heure : La colère et la rage le dévorant, malgré ses gestes provocateurs et significatifs, les mêmes que ceux de la rue Grange-aux-Belles, il nous désignait du doigt à la Tcheka impuissante qui n'osa pas renouveler l'exploit, non par scrupule mais par crainte des représailles ; car si nous étions venus à la conférence après nous être déclarés opposés aux provocations et aux voies de fait, nous n'en aurions pas moins résolu à ne pas nous laisser molester par les fascistes rouges.

Malgré les vociférations et les incitations de Treint qui poussait sa garde rouge à nous attaquer, nous continuâmes et la réunion prit fin par le départ des auditeurs. A Limoges, la situation n'est pas la même qu'à Montluçon où dernièrement une foule de mille individus assaillit et frappent une dizaine de types, ou bien comme à Saint-Junien où, paraît-il, un camarade amputé de la jambe et mutilé manqua d'être ligotté et jeté dans la rue pour avoir fait cette exclamation : « Et Cachin ! »

Que les dictateurs et la garde rouge méritent bien cela : on ne fait pas de l'assassinat une méthode.

Jean PEYROUX.

L'Amnistie est votée... mais en Turquie seulement

Une dépêche de Constantinople annonce que l'Assemblée nationale a voté une loi amnistiant toutes les personnes ayant commis des délits, soit politiques, soit contre l'armée, pendant la guerre et durant l'armistice.

Quand se décidera-t-on à en faire autant en France ? Le jour où le Préfetariat sera plus énergique à l'égard lui-même ! Le jour où les travailleurs comptent sur leur propre action — et non sur le bulletin de vote !

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 21 AVRIL 1924. — N° 15.

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

CHAPITRE IX

Il eut envie de déjeuner et monta au vieux château où, pour quelques krouzers, on peut avoir un verre d'excellent lait avec du café ; mais il ne s'était pas encore établi devant une des petites tables peintes en blanc, qui se trouvent sur la terrasse du château, qu'on entendit la respiration bruyante de chevaux fatigués, et qu'apparurent trois calèches d'où sortit une nombreuse société de dames et de messieurs.

Litvinof reconnut immédiatement que c'était des Russes, quoiqu'ils parlassent tous français, ou plutôt parce qu'ils parlaient français.

Les toilettes des dames étaient d'une exquise recherche ; les hommes avaient des redingotes noires toutes neuves et serraient la taille, ce qui n'est pas très ordinaire de notre temps, des pantalons gris, et des chapeaux de ville très luisants. Une cravate noire, très basse, serrait le cou de chacun de ces messieurs, dont toutes les allures dénotaient quelque chose de militaire.

C'étaient des militaires en effet ; Litvinof était tombé sur un pique-nique de jeunes généraux, gens de bonne société et de grand poids.

Leur importance se révélait en tout : dans

leur désinvolture guindée, leurs sourires majestueusement affables, leurs regards distraits et affectés en même temps ; leur manière de soulever les épaules, de cambrer la taille, de fléchir légèrement les genoux ; elle se révélait jusque dans le son de leur voix, qui semblait toujours remercié des êtres subordonnés, un mélange de condescendance et de dégoût.

Tous ces guerriers étaient parfaitement lavés, rasés, imprégnés de je ne sais quelle odeur de boudoir et d'état-major, mélange de la fumée des meilleurs cigares et du plus authentique patchouli.

Tous avaient les mains aristocratiquement blanches, longues, terminées par des ongles polis comme de l'ivoire, — des moustaches cirées, des dents brillantes, une peau fine, de l'incarnat sur les joues, et des mentons azurés. Les uns étaient folâtres, les autres méditatifs, mais tous portaient le même cachet du « comme il faut » le plus exquis.

Chacun d'eux paraissait profondément convaincu de sa valeur, de l'importance de son futur rôle dans l'Etat ; pour le moment, une légère teinte de cette pétulance et de ce sans-souci auxquels on s'abandonne naturellement en pays étrangers, modifiait agréablement ce que cette conviction avait de trop absolu.

Après s'être bruyamment installés, la société appela les garçons, fort embarrassés de répondre à toutes les exigences.

Litvinof se dépêcha d'achever son verre de lait, le paya et, armé de son bâton, il avait presque franchi le pique-nique des généraux, lorsqu'il fut arrêté par une voix féminine :

— Grégoire Mikhaïlovitch, ne me reconnaissez-vous pas ?

Il s'arrêta involontairement ; cette voix avait naguère trop souvent fait battre son cœur ; il se retourna et vit Irène.

Elle était assise auprès d'une table, les mains appuyées sur le dos d'une chaise, la tête penchée et souriante ; elle l'examina avec attention, presque avec joie.

Litvinof la reconnut à l'instant quoiqu'elle eût beaucoup changé depuis dix ans qu'il ne l'avait vue, et quoique de jeune fille elle fût devenue femme.

« Sa fine taille s'était admirablement développée, le contour des épaules, autrefois trop rapprochées, rappelait maintenant ces déesses sortant des nuages qu'on voit sur les plafonds des anciens palais italiens ; mais les yeux étaient restés les mêmes, et il sembla à Litvinof qu'il les regardaient comme autrefois dans la petite maison de Moscou.

— Irène Pavlovna ? répondit-il avec hésitation.

— Vous m'avez reconnue ? Comme je suis contente, comme je suis...

Elle s'arrêta, rougit un peu et se redressa.

Quelle agréable rencontre, continua-t-elle en français. Permettez-moi de vous faire faire connaissance avec mon mari. — Valérien, M. Litvinof, un ami d'enfance ; Valérien Vladimirovitch Ratmifov, mon mari.

Un des plus jeunes généraux, celui qui

était peut-être le mieux tiré à quatre épingles, se leva et salua Litvinof avec une exquise politesse, tandis que ses confrères, chacun à part soi, se claquemuraient pour ainsi dire dans leur dignité, pressés de protester contre tout rapprochement avec un simple pékin, et que les autres dames du pique-nique se croyaient obligées de cligner de l'œil, de sourire, voire d'exprimer de l'étonnement.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Baden ? demanda le général Ratmifov, ne sachant évidemment pas de quoi entretenir l'ami d'enfance de sa femme.

— Il n'y a pas longtemps, répondit Litvinof.

— Et vous avez l'intention d'y prolonger votre séjour ? continua l'obséquieux général.

— Je ne suis pas encore décidé.

— Ah ! c'est très agréable.

Le général se tut. Litvinof également ; tous deux tenaient leur chapeau à la main et se regardaient réciproquement les sourcils.

— Deux gendarmes, un beau dimanche, — entonna, naturellement faux, — jusqu'à présent il ne nous a pas été donné de rencontrer un gentleman russe qui ne chantât pas faux. — entonna, dis-je, un général myope, jaune, avec une perpétuelle expression d'irritation sur le visage, comme s'il ne pouvait se pardonner à lui-même sa physionomie. Il était le seul qui ne ressemblât pas à une rose.

— Mais pourquoi ne vous asseyez-vous pas, Grégoire Mikhaïlovitch ? dit enfin Irène.

Litvinof s'y résigna.

— I say, Valérien, give me some fire, dit un autre général également jeune et déjà gros, avec des yeux immobiles, fixés en l'air, et des favoris touffus et soyeux

que des mains d'un blanc de neige caressaient lentement.

Ratmifov lui passa un porte-allumettes en argent.

— Avez-vous des cigarettes ? grasseya une des dames.

— De vrais papillotes, comtesse.

— Deux gendarmes, un beau dimanche, — poursuivit, presque avec un grincement de dents, le général myope.

— Il faut absolument que vous veniez nous voir, disait pendant ce temps-là Irène à Litvinof. Nous demeurons à l'hôtel d'Europe. Je suis toujours chez moi de quatre à six. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus.

Litvinof regarda Irène en face, elle ne baissa pas les yeux.

— Oui, Irène Pavlovna, il y a longtemps. Depuis Moscou.

— Depuis Moscou... depuis Moscou, répéta-t-elle après une pause.

« Venez, nous causerons, nous parlerons de l'ancien temps. Savez-vous, Grégoire Mikhaïlovitch, que vous n'avez pas beaucoup changé ?

— Réellement ? mais, vous, Irène Pavlovna, vous avez bien changé.

— J'ai vieilli.

— Irène ! fit d'un ton insinuant une dame à chapeau jaune sur des cheveux jaunes, après avoir chuchoté et ricané avec un monsieur assis à côté d'elle, Irène !

— J'ai vieilli, continua Irène, sans répondre à la dame, mais je n'ai pas changé. Non, non je n'ai pas changé en rien.

— Deux gendarmes, un beau dimanche — fredonna encore l'irascible général qui ne se souvenait que du premier vers de cette chanson.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

APRÈS LA GRÈVE DE SAINT-ÉTIENNE

Les responsables de l'échec

Encore un échec à enregistrer. La grève de Saint-Etienne, dont les communiqués de l'Humanité annonçaient le succès prochain vient de prendre fin brusquement par une rentrée en bloc. Reprise du travail pénible s'il en fut. Un mort, des blessés, 2.000 victimes tel est le bilan de ce conflit qui ne semble avoir troublé à aucun moment la quiétude fédérale et confédérale.

Aussi, sans attendre davantage, pressé de justifier la Fédération et la C.G.T.U. — qui devront un jour s'en expliquer — le citoyen Rabaté prétend « tirer » des conclusions de la grève de Saint-Etienne.

Elles ne surprendront personne, je l'espère. Elles sont bien celles que nous pouvions attendre, celles que comporte la tactique nouvelle qu'on veut instaurer. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'on nous en sort de semblables, sinon ici, du moins dans le mouvement international. Sans s'en douter, Rabaté à un précurseur et il serait bien étonné si je lui disais que Legien tenait le même raisonnement, il y a déjà bien des années, pour décharger les responsabilités de son inertie et en rejeter tout le poids sur ceux qui avaient agi, sans attendre le fameux mouvement d'ensemble qui ne venait d'ailleurs jamais.

Aussi, lorsque le secrétaire fédéral des métaux écrit :

C'est la justification de la tactique des grèves concertées préconisées par la C.G.T.U. et par notre Fédération. Il faut que les métallurgistes et la classe ouvrière comprennent la leçon et s'organisent en conséquence. Un mouvement d'ensemble venant à la place du coup de boutoir de Saint-Etienne, c'était la victoire assurée.

Il condamne le mouvement stéphanois, en même temps qu'il prend place au banc des responsables.

En effet, de deux choses l'une. Ou le mouvement de Saint-Etienne pouvait être généralisé et c'était le succès, ou le mouvement ne comportait aucune extension et c'était l'échec. Or, on nous affirme qu'avec le mouvement d'ensemble, c'était la victoire assurée. Pourquoi ne l'avoir pas engagé ?

Comment ! Voilà un secrétaire fédéral qui n'hésite pas à déclarer qu'une action d'ensemble eût été victorieuse et qui n'a rien fait pour qu'il en fut ainsi ; voilà une Fédération dont les troupes sont impatientes au point qu'il faut « freiner » leur action, qui laisse écraser 25.000 grévistes ; voilà une C.G.T.U. qui a rempli l'Humanité de ses bulletins de victoire pendant un mois et qui ne bouge pas. En un mot, voilà des gens, tous grands stratèges devant l'Eternel qui n'ont qu'un geste à faire pour transformer en triomphe la défaite qui s'annonce et qui assistent, tels de vulgaires Joffres, à la déroute de leurs troupes. C'est à ne pas y croire.

Aussi, sommes-nous quelques-uns à penser que cet échec a d'autres raisons encore, d'autant plus que nous n'avons jamais cru à la nécessité de freiner les velléités d'action des métallurgistes de ce pays, malheureusement hors d'état de se battre pour le moment.

Il fallait — et ce n'était pas difficile — que le conflit de Saint-Etienne fût un échec retentissant. Il le fut, il l'est parce qu'il fallait, à sa faveur, démontrer l'absolue non-valeur des grèves partielles, justifier par le fait l'excellence de la stratégie communiste des grèves. C'est de cette façon qu'on tentera, demain, de démontrer la faillite du syndicalisme par l'insuccès voulu, cherché, poursuivi de la grève générale vers laquelle on conduit à brève échéance la classe ouvrière française. Lorsqu'on aura « démontré » que ni la grève partielle, ni la grève générale ne sont des armes de luttes prolétariennes, le syndicalisme ne sera pas loin d'être tout à fait mort et le communisme triomphant. Espérons pourtant, que nous ne verrons pas cela.

Je dis donc — moi qui ne croyais pas à la généralisation du conflit de Saint-Etienne — qu'on n'a rien fait, rien voulu faire pour permettre aux grévistes du cycle d'envisager, sinon un succès, du moins une fin meilleure du conflit.

On me répondra que la solidarité a joué, qu'elle continuera à se manifester, quoique très bien, c'est élémentaire et insuffisant. Une fois de plus, je répète qu'il s'agit toujours moins, dans des conflits de cette nature, de solidarité pécuniaire que de solidarité d'action. Celle-ci importe bien davantage que celle-là.

A quel moment la Fédération a-t-elle essayé d'attaquer le Cartel du cycle sur un point quelconque, pour desserrer l'étreinte qui étouffait les grévistes de Saint-Etienne ? Est-elle totalement impuissante dans le Doubs, dans la région parisienne ? Connait-elle la composition des différentes branches du Cartel ? Ne pouvait-elle atteindre les firmes alliées à l'industrie électrique de la Loire ? Connait-elle la encore, avec la composition de ce cartel, les points d'attaque possible ?

Si oui, qu'a-t-elle attendu pour aider par l'action les grévistes en lutte depuis le 16 mars ? Si non, que vient-elle nous parler de grève générale métallurgique ? Tient-il à ajouter un désastre encore plus considérable à celui d'aujourd'hui ? Qu'on prenne garde !

En dehors de cette conclusion que j'ai relevée plus haut et qui, seule importe que dit Rabaté que nous ne connaissions ? Rien.

Comme presque toujours, les grévistes luttèrent magnifiquement. Et on ne pourra pas reprocher non plus aux militants de la Loire, à nos camarades syndicalistes d'avoir marchandé leur concours. Le Comité des Forges pesa de toutes ses forces sur le petit et le moyen patronat. Les pouvoirs publics furent cyniquement complices du Comité des Forges. Tout fut mis en œuvre pour briser la résistance et on y parvint.

C'est pas de tout cela qu'il s'agit. Toutes ces attitudes, ces tactiques, ces solidarités de masse s'exerçant à toute occasion nous sont connues. A chaque conflit, nous revivons les mêmes faits. Patronat, gouvernants, policiers, gendarmes étaient à Saint-

Etienne ce qu'ils furent à Andincourt, à Bourgoin, au Havre, ce qu'ils furent et seront toujours, c'est-à-dire dans leur rôle, si méprisable soit-il.

Peut-on en dire autant de la Fédération unitaire des métaux et de la C.G.T.U., ces « cerveaux enfiévrés » qui commandent aux « membres froids ».

Va-t-on, rue Grange-aux-Belles, cesser de tenter de faire rentrer la vie dans les formules pour tirer celles-ci de celle-là ? Va-t-on comprendre qu'un corps vit par l'activité, la pensée de toutes ses cellules et non par la pensée d'en haut tombant sous forme d'ukase ? Admettra-t-on qu'il s'agit davantage de développer des actions possibles, de les susciter, de les coordonner que de les châtier, de les tuer dans l'œuf en émaillant la combativité ouvrière ? Saisira-t-on enfin que les états-majors, les aéroplanes vivant loin de la souffrance, de la misère du chantier, de l'usine ou du bureau, doivent surtout s'inspirer de l'état d'esprit, des désirs de ceux qui sont en contact permanent avec les difficultés, de ceux dont l'instinct, le bon sens sont, fort souvent, infiniment plus près des réalités que la théorie nuageuse des faiseurs de système, partis presque toujours de postulats radicalement faux ?

Quoi qu'il en soit, soyons attentifs. Saint-Etienne fut le point de départ de l'offensive du patronat. Le grand capitalisme a cherché et continue à chercher la bataille. Il la soigneusement préparée. Il la veut, sur son terrain, à son heure. De grands événements sont possibles. Il convient de s'y préparer en s'organisant, en apprenant la composition de l'armée adverse, ses points faibles, en pénétrant ses tactiques et, surtout, en luttant toujours sur le terrain du vrai syndicalisme. Pour s'en être montré le vigoureux défenseur Lardoux, représentant officiel de la C.G.T.U. dans la Loire est dans l'Humanité du 16 avril drolément traité. On prépare, sans nul doute contre lui quelque mauvais coup. Il peut, le cas échéant, compter sur nous.

Soyons attentifs. Veillons plus étroitement que jamais. Le syndicalisme a des ennemis naturels, mais il a surtout des adversaires dans la classe qu'il représente. Et ceux-ci sont plus dangereux que ceux-là. En prétendant faire le bonheur du peuple, il le mène vers l'esclavage. Arrachons les faux nez, les fausses barbes et campons en pleine lumière les faux bonshommes en démasquant chaque jour leurs noirs desseins.

Pierre BESNARD.

Un appel des métallurgistes

Après un mois d'une bataille impacable entre le patronat et les ouvriers métallurgistes, la gêne et la misère se sont installées à nos foyers ; pendant un mois, à force d'abnégation et de privations, nous avons pu livrer la bataille contre nos exploitateurs.

Les patrons, soutenus par le Comité des Forges et le Gouvernement, firent proclamer l'état de siège dans notre cité ouvrière ; nos militants du Comité de grève furent arrêtés. On espérait ainsi démembrer notre mouvement. Une répression policière, brutale et féroce, déferla sur la classe ouvrière. Il n'y eut pas moins de 35 arrestations faites contre toute loi sociale et humaine. Il y eut des jugements arbitraires, jugements d'une classe haineuse et effrayée par la force de notre mouvement. Des camarades furent condamnés à 1, 2, 3 et 4 mois de prison.

Nous avons repris le travail, mais la lutte n'est pas finie. Non ! Résolus à nous défendre et à nous venger par tous les moyens, nous répondrons aux violences gouvernementales et à l'intransigence patronale par l'exode des professionnels et, s'il le faut, par le sabotage.

En votant la reprise du travail en bloc comme nous étions sortis nous avons affirmé notre force de cohésion et de discipline.

Nous adressons au Peuple français l'appel suivant.

La grande erreur de notre mouvement fut notre manque d'organisation. Alors que les ouvriers votaient la grève générale par acclamations et contre la volonté des militants plus clairvoyants l'organisation était par trop désertée, nous manquions de méthode et de directive parce que nous n'étions pas organisés. Si tous les ouvriers métallurgistes avaient été syndiqués, jamais le patronat ne nous aurait forcés à nous jeter dans cette grève. Nous avons compris qu'en face de l'organisation méthodique du patronat dans les chambres syndicales et dans le Comité des Forges, qu'en face de la situation économique qui ira s'aggravant sans cesse, il faut que le prolétariat ait une organisation solide, capable de le mener victorieusement à la bataille.

Camarades ouvriers, entendez les cris d'alarme, les cris d'angoisse qui sortent de la poitrine des ouvriers métallurgistes de Saint-Etienne accablés à la misère. L'expérience d'un mois de lutte après, ardue, et sans pitié nous permet, nous ordonne de vous crier cet avertissement suprême ! Nous avons commis une erreur profonde, celle de ne pas être organisés ! A vous de ne pas la commettre, faites ce que nous décidons de faire, ce qui est le devoir de tout prolétaire conscient de la lutte de classe qu'il doit mener contre celui qui l'exploite et qui vit de son travail.

Ouvriers français, Prolétaires, adhérez au syndicat de votre corporation, à la C.G.T.U. la seule organisation économique capable de vous conduire à votre affranchissement total.

Le Syndicat des Métaux de Saint-Etienne.

L'appel ci-dessus est pathétique et sincère. On sent la volonté naïve et confiante de camarades qui parlent suivant leur cœur après la dure école de l'expérience. Ce qui est surtout encourageant, c'est le réconfort qui s'en dégage. Nos camarades stéphanois ont été cruellement éprouvés, mais ils ne sont pas abattus. Au contraire, l'adversité les a retrempestés et ils sont décidés à continuer la lutte sociale. Ils font ressortir avec autorité que sans organisation syndicale, les grèves sont

vouées à l'échec. Il ne suffit pas de lancer ou de recevoir des mots d'ordre, il faut des masses éduquées, organisées pour les appliquer.

Tout est là, en effet. Le prolétariat français est désorganisé, impuissant. C'est une folie que de vouloir livrer combat sans combattants.

Il faut donc former des combattants, faire du recrutement syndical, et amener la masse ouvrière à une concentration syndicale.

Tant que l'état-major de la C.G.T.U. sera le vassal d'un parti politique, il représentera un syndicalisme de secte et non un syndicalisme de masse. Cette inféodation justifie l'opposition légitime des syndicalistes révolutionnaires au sein de la C.G.T.U. et, par répercussion, permet l'attitude indifférente de la C. G. T.

L'unité syndicale, voilà le salut ! Non pas l'unité des mots creux dans les réunions publiques, ni l'unité des combinaisons calculées pour minoriser l'adversaire, mais l'unité tout court, comme elle existait avant la guerre, sous les bienfaisants auspices de la charité d'Amiens.

L'unité a été rompue d'abord par le syndicalisme de guerre et ensuite la situation a été aggravée par la subordination politique. Il nous faut remonter ces deux courants, faire disparaître la domination néfaste de la politique dans le syndicalisme et reconstituer la C.G.T. unique, lutte de classe, indépendante.

Et il importe qu'un appel comme celui de Saint-Etienne, appel d'hommes aussi autorisés que meurtris, soit compris, entendu. La classe ouvrière a besoin de s'organiser, et pour ce faire, il faut écarter les motifs de division.

Travaillons à l'unité si nous voulons que soient fécondes les luttes prochaines qui s'imposent.

B. BROUTCHOUX.

La main-d'œuvre polonaise EN FRANCE

La Pologne, riche en enfants, a fourni à la France 400.000 travailleurs et leurs familles.

Les deux gouvernements avaient conclu le 3 septembre 1919 une convention à cet effet qui fut complétée le 14 octobre 1920.

En ce moment, le contrat franco-polonais est dénoncé et à nouveau les maquisards de chaque gouvernement discutent sur la valeur du troupeau et chacun cherche à en tirer profit.

Voici ce que dit l'Information à ce sujet : « Les pourparlers, qui ont commencé à Paris le 25 mars courant se poursuivent dans un esprit parfaitement amical. La délegation polonaise a soumis une série de postulats qui tendent à modifier radicalement les conventions existantes. »

« Le premier des postulats polonais comporte une condition primordiale, à savoir : le traitement égalitaire des ouvriers polonais et français. »

« Les ouvriers polonais doivent recevoir un salaire identique pour un travail identique par rapport au salaire et au travail des ouvriers français. Aujourd'hui, cette situation laisse à désirer, les salaires des ouvriers polonais étant souvent inférieurs à ceux des ouvriers français. »

« D'autre part, les avantages dont bénéficient ces derniers sont refusés aux travailleurs polonais. Cela concerne surtout la protection des ouvriers polonais en cas de conflit avec les patrons, et le manque d'une institution de conciliation qui pourrait éventuellement intervenir si un contrat entre l'employeur et l'employé est rompu pour des motifs dont on ne saurait toujours charger les travailleurs. Les ouvriers polonais, qui sont parfois obligés de subir des conditions trop dures, et par là même forcés d'abandonner leur travail, sont immédiatement expulsés du territoire de la République, comme s'ils étaient de vulgaires malfaiteurs, et cela en vertu d'une simple déclaration du patron. Dans de semblables circonstances, ils sont privés de tout moyen de défense élémentaire. On a constaté plus d'une fois que les raisons d'expulsion n'avaient pas beaucoup de fondement, les autorités françaises ayant, de leur propre initiative, et après avoir examiné certains cas, retiré immédiatement la mesure de rigueur prise contre les ouvriers polonais soi-disant réfractaires. »

PROTESTATION

La Jeunesse syndicaliste du 18^e réunie le 16 avril, proteste avec véhémence contre la condamnation à mort du camarade poète Achier. Elle s'étonne que cette condamnation ignoble n'ait pas soulevé le cœur de tous les honnêtes gens. Une protestation unanime doit s'élever contre la bande des mercenaires qui, en plein vingtième siècle, torture, par des moyens dignes de l'inquisition, des hommes dont le seul crime est d'avoir une pensée contraire à celle du dictateur Primo de Rivera. Il faut vover au mépris et à la haine de tous les honnêtes gens les agissements des mercenaires qui ensanglantent l'Espagne.

La Jeunesse du 18^e envoie au Comité « pro-Achier » l'engagement de soutenir dans la force de ses moyens l'action que le Comité jugera utile d'entreprendre pour sauver la vie de notre malheureux camarade.

DIMANCHE ET FÊTE

Est-il possible qu'une femme, même travaillant à la « Blanchisserie de Grenelle, rue Rouget-de-Lisle, Issy-les-Moulineaux », soit astreinte à travailler le dimanche, sous peine de se voir mettre à la porte, ce qui est arrivé à ma femme avant-hier 19 avril.

Je voudrais savoir si « monsieur » l'inspecteur du travail a donné l'autorisation de travailler le dimanche. L'été-là donné, je pense qu'il eût, en ce cas, outrepassé ses droits.

La classe ouvrière devrait bien essayer de s'organiser pour faire cesser ce régime qui nous pèse tant sur le dos.

ALLAIS.

Comment les patrons entendent la loi de 8 heures

Un patron a posé à l'Usine la question suivante :

Puis-je faire travailler plus de huit heures par jour dans mes ateliers, et, si oui, à quelles conditions ?

Et la docte revue a répondu :

Dans votre industrie, appartenant à la catégorie professionnelle des métaux, la durée du travail est fixée à huit heures par jour, ou quarante-huit heures par semaine, par le décret du 9 août 1920.

Le principe des huit heures est tempéré par un certain nombre d'heures supplémentaires (100) que vous pouvez utiliser de plein droit. D'autres dérogations vous permettent, soit de prolonger d'une manière permanente la journée des spécialistes, soit de récupérer les heures de travail perdues pour cause d'accidents au matériel, interruption de force motrice, cas de force majeure, jours de fêtes légales ou locales, événements locaux et impondérables.

Il nous serait difficile de vous donner tout au long le détail de toutes ces dérogations et de vous expliquer les différentes formalités à remplir pour en bénéficier. Mais, si vous le désirez, nous pouvons vous faire parvenir une brochure dans laquelle vous trouverez tous les renseignements utiles (La Loi de huit heures et ses applications, Librairie de l'Usine, prix 3,60).

En résumé, il y a une loi de huit heures, bien entendu. Mais il y a aussi les dérogations et, en pratique, il y a la « loi » de huit heures et la « journée » de neuf heures et plus.

Vous comprenez, travailleurs. La « loi » c'est un chiffon de papier, et la « journée » c'est ce que voulez qu'elle soit. Comme vous n'êtes pas organisés, elle est longue. Quand vous voudrez, elle sera moins longue.

Industriels et royalistes

Le roturier qui signe Georges Valois dans l'organe fleurdelisé de la rue de Rome et qui a devancé à cette officine de réaction l'ancien secrétaire fédéral de l'Habillement, Pierre Dumas, est, comme ce dernier, un ex-anarchiste converti aux écus des douairières.

Un groupement industriel ayant refusé la subordination des dictateurs royalistes, le « vilain » Valois commença la musique dans l'Action française.

Et voici la réponse de la Journée industrielle :

L'ancien « compagnon » anarchiste Georges Gressent, dit Georges Valois, poursuit, dans sa page économique-politique de l'Action française, contre la Journée industrielle et contre son directeur une campagne ignoble de diffamation, digne des publications les plus « spéculées ».

Cette campagne fait suite à tant d'autres dans lesquelles Gressent, dit Valois, a successivement menacé ou trahi dans la boue tous ceux qui ont refusé de lui donner les satisfactions qu'il attendait d'eux.

Notre directeur fait aujourd'hui à cette campagne la réponse qui s'impose : il assigne Georges Gressent, dit Valois, devant le tribunal correctionnel.

On ne s'embarcra pas le jour de l'audience, à moins que le linge sale ne se lave en famille.

La presse ouvrière

Du Travailleur du Bâtiment, organe de la Fédération, numéro d'avril, ces paroles de Jouve sur le lock-out :

« Le moyen consiste à l'application du principe : à mauvaise paye, mauvais travail. Certes, il nécessite une volonté de la part du patronat d'examiner les revendications formulées par le syndicat, que les ouvriers demeurent dans le chantier au lieu de le quitter, et sans pour cela s'arrêter, travaillant continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant. Puis, si le patronat ne veut pas capituler, devront en arriver à la grève perdue, la grève sur le tas ; cette tactique a amené à Paris et à Lyon des résultats incontestables, car, en agissant ainsi, l'ouvrier s'attaque au coffre-fort cher à tous nos patrons. Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en même temps en dehors de son chantier ceux qui auraient des intentions de nuire au mouvement en n'appliquant pas les décisions prises en commun, je veux parler des renards, des jaunes. »

Du Livre Syndicaliste, ces lignes d'un article de V. Clerembaux :

N'oublions point que les élections doivent avoir lieu prochainement. Le temps presse. Il est certain que l'ordre est donné de lier au plus vite la C. G. T. U., véhicule pré-historique, selon les convertis à l'omniscience, au char doré du parti communiste, ou, explicitement parlant, d'enchaîner à ce dernier les travailleurs, les vrais, ceux de l'usine ou du chantier.

Le P. C., ayant absorbé très adroitement des militants en vue — et à cette époque favorable où la révolution russe éclairait encore le monde — beaucoup de camarades n'ont su discerner où cette alliance conduirait le syndicalisme. N'avaient-ils pas les yeux tournés vers le phare rouge de l'expérience, pendant que, dans l'ombre, tout près d'eux, se déclaraient les machinations les plus intéressées.

Donc, l'unique instrument de libération de la classe ouvrière est le syndicalisme ou l'économique. Aucune comparaison à faire avec les autres groupements. Ses portes ne sont ouvertes qu'aux exploités de tous les jours, qu'à tous ceux souffrant de l'oppres-

sion patronale et gouvernementale. Point n'est besoin, pour se ranger sous sa bannière d'un interrogatoire confessionnel....

De Baillet, dans le Terrassier :

Nous venons de vivre quatre terribles années, quatre années qui ont vu la désorganisation, la désagrégation de toutes les forces vives du prolétariat de ce pays. Il faut aujourd'hui que ce torrent dévastateur, ce torrent qui a ravagé notre mouvement ouvrier, qui a détruit notre vieille C. G. T., d'avant-guerre, remonte son cours et retourne à sa source. Il nous faut secouer cette terrible impuissance qui nous étroit et nous écrase, il nous faut chasser ce sombre désespoir qui brise nos cœurs, en un mot, faire table rase du passé, et nous dresser farouches et résolus pour cet appel duquel on nous appelle la vie.

L'heure n'est pas aux querelles, aux disputes, et aux haines d'écoles rivales, elle est à l'organisation, au regroupement de toutes les forces ouvrières, nouvelles forces éparses sur lesquelles fonder à la fois les attaques et les coups des politiciens et des maîtres.

Cette organisation incombe au syndicalisme débarrassé de toute influence extérieure à sa propre action économique, car seul il peut sur le champ du travail où s'agitent désespérément des millions d'exploités, unir ces sombres forces pour une lutte commune contre l'ennemi irréductible de classe : le capital. 1920-24 fut une période de crise, une période d'effondrement du mouvement syndical. L'effondrement doit s'arrêter là.

Du Mutité, organe de la Fédération Ouvrière et Paysanne des Mutités :

Il n'y aura plus de guerres quand les peuples auront décidé d'envoyer en toute première ligne, dès l'ouverture des hostilités : 1^o Les chefs d'Etat ; 2^o Les diplomates ; 3^o Les politiciens ; 4^o Les journalistes. A l'idée qu'ils seraient versés dans le premier bataillon de choc, voulez-vous savoir ce que ces messieurs se mettraient vite d'accord, par delà les frontières, pour sauvegarder la paix ?

La seule excuse des peuples à leur participation à la guerre résidera dans les efforts qu'ils feront pour empêcher le renouvellement des conflits.

Communiqués syndicaux

Maroquins. — Les camarades sont priés de passer aux permanences du Syndicat, de 18 h. 30 à 19 h. 30, pour prendre les tracés pour la réunion du 26 avril.

Mécaniciens de la Seine. — Conseil demain, à 20 h. 30. Bourse du Travail, 3^e étage, bureau 19.

Jeunesse syndicaliste des Métaux. — Demain, à 20 h. 30, bureau 29, 5^e étage, Bourse du Travail, causerie par un camarade. Présence de tous indispensable.

Bourse du Travail de Versailles. — Réunion du Comité général demain, à 20 h. 30. Présence indispensable.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupe du 19^e, Pantin-Aubervilliers. — Réunion du Groupe jeudi, à 20 h. 45, salle de la Famille nouvelle, 122, rue de Flandre.

Futeaux. — Confirmé à Faysse la date du 24 pour sa causerie.

Province

Groupe d'Angers. — Pendant la période électorale, en vue de l'action antiparlementaire à mener, le Groupe se réunira tous les mercredis soir à la maison du Peuple.

Reunion mercredi 23 courant, à 20 h. 30. Libre discussion. Bibliothèque.

Angel cordial à tous les lecteurs du « Libérateur ».

Communications diverses

Erratum. — Nous nous excusons d'avoir publié hier matin, sous le titre : « Pour la Cam, page antiparlementaire » une liste de souscription pour Bonomi.

Club du Faubourg. — Pas de séance ce soir. Jeudi, 20 h. 30, théâtre de la Fourmi, grand débat : « Les Femmes et les Elections. Pour et Contre le vote des femmes ; Quelle doit être leur attitude ? ». Oratrices : Jacqueline Berillon, Madeleine Celiat, Thérèse Delamoure, Marguerite Guéret, Isabelle Tonarelli, etc.

Samedi, 14 heures, Raoul Séphar : « Pour quel fait écrit le « Dévotion à l'Amour ». Débat sur le « Troisième Sexe » et procès du livre : « Ainsi parlait l'Homme... » (L'Anthropologie, l'Homosexualité et le Problème juif). Accusé : Camille Spiess. Défenseur : Florian-Permentier. Accusateur : Han Ryner. Témoins : Ferdinand Lop, docteur Vachet, Ch.-A. Bonlemps, rabbin Lévi, etc.

Lundi prochain, 20 h. 30, la conférence sensationnelle d'Albert Londres : « La Vérité sur les bagues militaires ; Biribi existe-t-il encore ? Qui ! ».

Pour tous renseignements : secrétariat, le matin, 38, rue de Moscou (Central 34-22).

La Muse rouge. — Samedi 3 mai, à 20 h. 30, soirée artistique organisée par le compositeur L.-A. Droccos, avec les concours des chanteurs Xavier Privas, Francine Loré-Privas, R.-P. Groffe, Dominus, Yvonneck, Mme Armand Sogère (de l'Alhambra), les poètes chansonniers de la Muse rouge, M. H. Hert, Mmes Mah, Droccos, Mimi Frey, S. Le Baron, B. d'Harcourt et S. Droccos. Au piano, le compositeur L.-A. Droccos.

La soirée aura lieu salle de la maison Communale, 49, rue de Bretagne (métro Temple). Entrée : 3 francs.

Pour Piersault

Reçu au « Libérateur » : Groupe de Saint-Denis, 5 fr. ; R. Martinez, 20 fr. ; En achetant, 5 fr. ; Quelques Bons Cœurs de la maison Wisner, 20 fr. ; Couty Robert, Lyon, 5 fr. — Total : 55 francs. La présente souscription est close.

PETITE CORRESPONDANCE

Camarade, 22 ans, cherche pension chez camarade. Ecrire : P. E., 9, rue Louis-Blanc.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du Libérateur 10-12, rue Paul-Lelong, Paris